

## Les films de la compétition

---

Numéro 166, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Les films de la compétition]. *Séquences*, (166), 9–11.

**L'Amant bilingue** (El Amante bilingüe)  
— Vicente Aranda — Espagne

Comme c'était le cas dans **Amants**, Vicente Aranda est saisi par le jeu de la métaphore, il tente ainsi de nous prouver que les passions de ses personnages sont guidées par le désir de la chair. Mais dans **L'Amant bilingue**, la séduction corporelle opérée par «la femme» envahit si agressivement la conscience de «l'homme» qu'il devient une marionnette facile à manipuler. On parle souvent de sexe, et les protagonistes semblent vivre dans un univers où le plaisir devient leur seule préoccupation. Et pourtant, il est évident que, derrière ces artifices où l'hédonisme atteint souvent des degrés insoupçonnés, se cache un immense besoin d'amour, de respect et de lutte contre la solitude. Le constat est pénible pour les personnages créés par Aranda. Pour donner un sens à leur vie, ils essaient de survivre dans un monde où l'amour ne peut être vécu et assumé que par le contact physique. Pour si peu, on pourrait prétendre que le cinéaste ne pense qu'à «la chose». Réplique à l'époque franquiste, **L'Amant bilingue** utilise les ingrédients narratifs de la séduction, du voyeurisme et de la provocation. Les hommes sont même obligés de se maquiller pour répondre à l'appel de la femme. Mais en fin de compte, il s'agit d'une vision symbolique du mâle espagnol, dont le narcissisme cache mal les frustrations, et dont les femmes savent tirer les ficelles habilement.

Élie Castiel

**And the Band Played On** — Roger Spottiswoode — États-Unis

Il s'agit là d'un film captivant d'autant plus qu'il traite d'un sujet actuel et brûlant, le sida. Entre le documentaire et la fiction, Roger Spottiswoode n'invente rien, préférant exposer les faits tels qu'ils ont été maintes fois rapportés par les différents médias. Autour des luttes que se livrent les génies de la recherche médicale et la stagnation du

gouvernement, des êtres humains sont pris dans un engrenage qui n'a d'autre issue que la mort. **And the Band Played On** réussit à capter ces moments intenses livrant aux spectateurs des moments de pure émotion. Par une adroite manipulation de la mise en scène, le cinéaste transcende le spectacle cinématographique rendant ce voyage vers l'inconnu encore plus intense. La mise en situation repose sur deux approches (fiction/documentaire) en apparence opposées, mais liées entre elles par une étrange alchimie de genres. Il est convenu de rappeler que les interprètes se donnent volontiers à cette entreprise courageuse et libératrice qui pousse sans contredit à la réflexion.

Élie Castiel

**Amigomio** — Jeanine Meerapfel, Alcides Chiesa — Argentine/Allemagne

**Amigomio** remet le nez de l'Histoire dans la boue de la dictature militaire en Amérique du Sud. En Argentine, tout porte les plaies d'une haute surveillance. Vitres cassées. Lumières qui s'allument brutalement au milieu de la nuit. Arrestations multiples. Carlos Löwenthal, né en Argentine de parents allemands, se sent comme un exilé de l'intérieur. Voilà pourquoi il se verra contraint de quitter son Argentine pour jouir de jours meilleurs. Ce périple à travers l'Amérique latine lui redonnera la nostalgie de l'Argentine. Mais son fils **Amigomio** adoptera l'Équateur. **Amigomio** ne voyage pas en char allégorique sur le macadam poétique d'un tango à la Solanas. Il a le mérite d'être accessible à tous. Mais il manque à ce film une mise en scène mieux contrôlée et un montage plus serré.

Janick Beaulieu

**L'Enfant Lion** — Patrick Grandperret — France

Le spectateur qui regarde un film se demande rarement comment il a été réalisé. Il se laisse entraîner par l'histoire qu'on lui raconte et se

considère heureux si l'intérêt l'a retenu jusqu'à la fin. Avec **L'Enfant Lion**, il est impossible de ne pas se demander comment un jeune garçon a pu se familiariser avec une lionne sans être effrayé et même attaqué. Il y a là comme un miracle. Mais non. Plutôt un long apprentissage qui a dû demander une longue patience à Patrick Grandperret et son équipe. En fait, douze dresseurs ont apporté leur concours à cette réalisation. L'histoire est tirée du livre de René Guillot *Sirga La lionne*. Cette lionne est née le même jour qu'Oulé et les deux se sont apprivoisés sereinement. Et, à chaque instant, nous sommes étonnés des rapports d'Oulé avec les animaux. Ils sont des habitants naturels qui peuplent un grand territoire. Quand Oulé sera blessé, des centaines d'abeilles viendront adoucir et même guérir une plaie à l'épaule. Ce qui ravit ici c'est la grande nature où s'ébattent les animaux. Qu'importe qu'Oulé et sa petite compagne soient fait prisonniers par des cavaliers. Ce qui compte, c'est le temps qu'Oulé aura passé à vivre en harmonie avec les bêtes dites sauvages. Et leur avenir n'est pas fermé, mais s'ouvre — comme l'évoquent les dernières images —, sur le grand espace. **L'Enfant Lion** se développe comme un conte où l'on découvre au fur et à mesure des personnages qui vivent en toute liberté. Le film se regarde avec plaisir, même si l'histoire est assez mince. Mais l'intérêt est dans les rapports de l'enfant avec son milieu. Et là le spectateur reste intrigué.

Léo Bonneville

**L'Exil bleu** (Mavi Sürgün) — Erden Kiral — Turquie/Allemagne/Grèce

Film sur l'exil et l'errance affective, **L'Exil bleu** possède le défaut de sa qualité, c'est-à-dire qu'il s'éparpille narrativement pour donner, au bout du compte, un joli film un peu ennuyeux. A priori pourtant, les prémices du scénario laissent présager un traitement plus complexe et probant de ce thème à la fois politique et philosophique. Par

ailleurs, qui mieux qu'un réalisateur turc, forcé de trouver de l'aide financière en Allemagne, pouvait nous entretenir de ce sujet encore brûlant d'actualité dans maints pays d'Europe ? Erden Kiral choisit pourtant de se retrancher derrière les voiles de la nostalgie, narrant au passé l'histoire par ailleurs véridique de son héros. Il évacue ainsi toute référence trop directe à l'oppression que doivent vivre quotidiennement les exilés de ce monde. Il devient d'ailleurs vite apparent que le réalisateur s'intéresse plus à la psychanalyse freudienne qu'aux ressorts de la politique. Ceci dit, **L'Exil bleu** porte tout de même le sceau de son réalisateur. Il s'agit bel et bien d'un film personnel, parfois même poétique, qui fait peu de



Cam Toguay  
dans **L'Exil bleu**

concessions aux exigences du cinéma de divertissement. L'action est réduite à sa plus simple expression, celle du voyage dans l'espace et le temps avec, ici et là, l'ébauche, mais seulement que l'ébauche, de quelques drames passionnels.

La seule idée forte du film réside dans la nature quasi-surréaliste que prend la forme de l'exil vécu par le héros. Tout d'abord, la durée de son voyage: le journaliste et les deux agents qui l'accompagnent mettent six mois à se rendre au lieu de sa « prison ». On en vient presque à douter de l'existence même de leur destination. Ils vont peut-être errer comme ça jusqu'à la nuit des temps. Puis que dire de ce village que le prisonnier finit par rejoindre ? Situé au bord de la mer, l'endroit s'avère paradisiaque. Le héros y trouve d'ailleurs l'amour et l'inspiration pour

écrire ses mémoires. On attendait du réalisateur qu'il fasse le procès de l'exil, mais Kiral a choisi d'en souligner la nature initiatique et libératoire. Appuyé d'un meilleur scénario et d'une mise en scène plus inspirée, l'idée aurait sans doute fait vibrer l'auditoire et retenu l'attention du jury.

**Johanne Larue**

**Une femme très fidèle** — Valery Pendrakovski — Russie

Quand Valery Pendrakovski nous a présenté **Une femme très fidèle**, il a dit qu'il nous proposait une histoire toute simple avec des gens très simples. Encore un peu, il nous aurait dit que son film ne serait apprécié que par des gens simples. C'est beaucoup de simplicité pour un seul film qui manque visiblement de moyens. Tania a épousé Zhénia qui, parti dans le Nord pour faire du fric express, connaîtra la prison. Elle reçoit les avances de Vlas, un écrivain, qui l'invite à le suivre en Australie. Entre les deux, son cœur et sa raison auront une grave décision à prendre. Au début, j'ai marché à cause des acteurs qui affichent une belle présence. Ensuite, j'ai déchanté. Aucune invention dans la façon de filmer. Un scénario peu étoffé. Un montage elliptique qui donne dans le superficiel. En toute simplicité, force m'est de dire que je m'y suis ennuyé.

**Janick Beaulieu**

**The Heartbreak Kid** — Michael Jenkins — Australie

On a déjà vu cette histoire au moins mille fois. Sur le point de se marier, une jeune enseignante élevée dans un milieu très bourgeois est courtisée par un de ses étudiants, jeune joueur de soccer un peu rebelle qui vit seul avec son père. Elle finit par céder aux avances de l'adolescent, ce qui risque bien sûr de ruiner son mariage et sa carrière.

Mais, que voulez-vous, ce qui compte c'est l'amour et la liberté. La différence d'âge n'a pas d'importance et les bourgeois sont ridicules de toute

façon. C'est du moins ce que veulent nous dire les auteurs de ce film. C'est ça leur message dans toute sa profondeur, toute son originalité. C'est complètement insignifiant, certes, rempli de lieux communs, d'accord, mais il y en aura toujours pour apprécier. La preuve, c'est que cette production insipide qui ressemble à un mauvais téléfilm a remporté le prix du meilleur scénario.

**Martin Girard**

**L'Honneur de la tribu** — Mahmoud Zemmouri — Algérie/France

Avec **De Hollywood à Tamarrasset**, Mahmoud Zemmouri avait montré, avec beaucoup d'humour et même d'ironie, l'influence de la télévision et de la culture américaine dans l'Afrique musulmane. Avec **L'Honneur de la tribu**, sans renoncer à l'humour, il emploie un ton plus grave. Nous sommes dans un petit village du nom de Zitouna. Tout semble calme dans ce bled propre. Le film se déroule en trois phases qui marquent l'évolution du village. Quand Slimane El Malbrouk se fait dévorer par l'ours d'un montreur, il laisse deux orphelins, Omar et Ourida. Vingt ans plus tard, Omar est devenu maître des lieux. Les Français occupent le village. Omar se dissimule dans le maquis. Vingt ans plus tard, c'est l'indépendance algérienne. Enthousiasme de la population. Omar revient avec le titre de préfet dans l'intention de moderniser le village. Il a compté sans l'arrivée des fondamentalistes pour qui le respect des ancêtres et des traditions est incontournable.

Le film exprime en raccourci des moments de l'histoire contemporaine algérienne. La vie du village, la présence des occupants, les intrigues, les menaces, voilà ce qui donne l'impression que l'Algérie n'a pas encore trouvé la paix. Tourné avec des moyens réduits, **L'Honneur de la tribu** rend bien l'atmosphère de temps troublés où les rivalités s'affrontent. Toutefois la finale laisse le spectateur perplexe. Qu'a voulu signifier le

cinéaste avec l'arrivée des fondamentalistes qui assimilent la démocratie à l'athéisme? À la conférence de presse, Mahmoud Zemmouri ne s'est pas montré optimiste. Comment l'Algérie sortira-t-elle de l'affrontement des forces démocratiques et des revendications fondamentalistes? Sa réponse: par une guerre civile imminente. Il ne faut pas être surpris si le film a été contesté en Algérie et si son auteur a reçu des menaces.

**Léo Bonneville**

**Le Journal de Lady M.** — Alain Tanner — Suisse/Belgique/Espagne/France

Non, nous ne sommes pas de ceux qui croient que, dès sa rencontre avec une Myriam Mézières scénariste, Alain Tanner a soudain découvert en lui un penchant pour les voluptés saphiques, non point seulement allusives, mais formidablement avouées et montrées. Rien de plus vrai en effet que ces images superbement filmées par Denis Jutzeler, que cette approche purement narrative essentiellement basée sur des détails autobiographiques de la vie même de la scénariste, qui s'investit ici totalement.

Lady M rencontre un Espagnol dans un cabaret parisien. Elle le suit jusqu'à Barcelone où elle apprendra qu'il est marié et qu'il a une petite fille. Elle le quitte, puis, ne pouvant vivre sans lui, les invite tous les trois à Paris. Elle s'attachera à la femme de son amant, une Noire dont le désir s'associe à l'amour pour une Lady M. au comble de la passion.

On peut paraphraser *ad vitam aeternam* sur la nature de l'algorithme pornographie/érotisme et considérer **Le Journal de Lady M** comme l'un des films les plus osés de ces dernières années. Mais on aura de la difficulté à découvrir de l'hypocrisie, de l'exploitation, du tape à l'oeil, dans le film de Tanner qui continue de suivre son cheminement de cinéaste avec les ressources intellectuelles qui ont fait de lui, depuis **La Salamandre**, le

peintre des espoirs déçus et des amours impossibles.

**Maurice Elia**

**La Mère morte** (La Madra muerta) — Juanma Bajo Ulloa — Espagne

Ce film souvent odieux décrit les tristes aventures d'un voleur ultra-violent qui kidnappe une jeune handicapée mentale ayant été témoin d'un meurtre qu'il a commis, il y a de cela des années. Avec l'aide de sa maîtresse qu'il traite comme du poisson pourri, le meurtrier séquestre sa victime plusieurs jours sans jamais se décider à la tuer comme il avait prévu de le faire. La fascination malsaine qu'il éprouve envers l'adolescente provoque la jalousie de sa compagne, ce qui fait lentement glisser le récit vers une sorte de règlement de compte en forme de suspense «psychodramatique».

Suffisamment imaginatif et stylisé au début pour accrocher notre attention et susciter notre curiosité, le film tombe ensuite dans le mauvais goût et une bêtise spectaculaire. Même les trouvailles visuelles et sonores ne peuvent faire oublier le mépris et la haine avec laquelle l'auteur traite ses personnages féminins, alors qu'il éprouve une évidente sympathie pour son ignoble héros masculin. Ce film arriéré a obtenu le prix de la mise en scène. C'est vrai que l'ensemble possède un certain style, mais le jury avait-il vraiment le droit de récompenser une oeuvre aussi détestable, même avec un prix qui n'engage pas en principe le scénario et sa morale?

**Martin Girard**

**Poisson Lune** — Bertrand Van Effenterre — France

Fabienne aura bientôt 16 ans. Elle a été élevée par Anne, sa mère et Tom, son oncle. Anne est la patronne d'un centre sportif qui sera inauguré incessamment. Latifa et Fabienne sont de grandes amies. Latifa est maghrébine. Âgée de 18 ans, elle ne veut surtout pas aboutir en Algérie, parce qu'elle se sent très à l'aise en

France. Il y a de la nervosité dans l'air chaud du midi. Et pour cause. Bertrand Van Effenterre m'avait ébloui avec **Tumultes**. Devant son **Poisson Lune**, je suis demeuré perplexe. Il y avait là matière à nourrir trois longs métrages. Le thème du racisme, celui de l'initiation de l'adolescence à la vie et surtout l'inceste. L'inceste devient si obsédant qu'il finit par prendre une place démesurée. Dans ce contexte, la psychologie des profondeurs peut difficilement jouer des coudes et du coeur. Alors que dans **Tumultes**, les silences étaient gorgés de sens, avec **Poisson Lune**, les silences lorgnent du côté de la viduité. Ce réalisateur a un talent d'auteur certain. Attendons son prochain film.

**Janick Beaulieu**

Masayuki Imai et Shota Yamaguchi dans **Winds of God**



**Winds of God** — Yoko Narahashi — Japon

Le cinéma a l'avantage de bousculer le temps à sa guise. Ainsi deux jeunes gens décident de s'inscrire à un festival de vaudeville. Hélas! Ils voient leur projet s'évanouir à la suite d'un accident sérieux. Précipités dans l'an 1945, les voici Kamikazes. Ils savent que le Japon sortira vaincu de la guerre. C'est pourquoi Makoto presse Kinta de renoncer à sauter de l'avion. Mais l'amour de son pays l'engage à donner sa vie pour lui. Finalement tout cela n'a été qu'un cauchemar. Le sujet présente quelque intérêt, mais les séquences morcelées hachurent le récit et brisent l'émotion qui tentait de naître. Le spectateur a l'impression lui aussi de vivre un mauvais rêve.

**Léo Bonneville**

Aussi en compétition:  
**Century** (voir p. 23)  
**Kalifornia** (voir p. 51)  
**Le Long Silence** (voir p. 49)  
**The Lotus Eaters** (voir p. 19)  
**The Secret Rapture** (voir p. 22)  
**Le Sexe des étoiles** (voir p. 48)  
**Tout ça... pour ça!** (voir p. 54)  
**Trahir** (voir p. 55)